

QUI SÈME LE VENT



MARIEKE LUCAS RIJNEVELD

---

# QUI SÈME LE VENT

Traduit du néerlandais (Pays-Bas)  
par Daniel Cunin

BUCHET • CHASTEL

Le soutien financier de la Dutch Foundation for Literature  
a rendu possible cette publication.

**N**ederlands  
letterenfonds  
dutch foundation  
for literature

Titre original : *De avond is ongemak*  
© 2018 by Marieke Lucas Rijneveld  
Initialement publié par Uitgeverij Atlas Contact, Amsterdam

Et pour la traduction française :  
© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2020

ISBN : 978-2-283-03336-4

*La fébrilité donne des ailes à l'imagination.*

Maurice Gilliams



## PARTIE 1

*Il est écrit : « Je fais toutes choses nouvelles ! »  
Mais les accords sont une corde à linge de chagrin,  
des rafales affilées fracturent la foi de quiconque  
cherche à fuir ce cruel commencement. Le grésil  
flagelle la floraison, n'en subsiste qu'une bouillie vitreuse ;  
dans la violence, un gibier de potence secoue son pelage.*

Jan Wolkers





J'avais dix ans et je ne quittais plus ma parka. Ce matin-là, maman nous a enduits, l'un après l'autre, de graisse à traire pour nous protéger du froid aigre ; elle plongeait les doigts dans une boîte jaune de la marque Bogena pour en tirer un onguent qui sert normalement à prévenir crevasses, callosités et nodules en chou-fleur aux trayons des vaches. Le couvercle de la boîte étant tout gras, elle ne pouvait se passer d'un torchon pour le dévisser. De ce produit émane la même odeur que de la mamelle qui mijote parfois dans un bouillon sur la cuisinière, en tranches épaisses saupoudrées de sel et de poivre, un plat qui m'horrifie tout autant que la pommade qui emboucanait ma peau ce jour-là. Cela n'empêchait pas maman de nous planter ses gros doigts en pleine figure, comme dans un des fromages dont elle tâte la croûte avant de la tapoter pour vérifier la progression de sa maturité. Sous la lumière de l'ampoule de la cuisine, tapissée de fientes de mouches, nos joues pâles luisaient. Depuis une éternité, on attendait l'abat-jour, un bel abat-jour fleuri, mais quand on en réparait un au village, maman mettait un point d'honneur à chercher plus avant. Un manège qui durait depuis déjà trois ans. Le matin en question, avant-veille de Noël, sentant la pression de ses pouces visqueux dans mes orbites, j'eus peur, durant quelques

secondes, qu'elle ne pousse trop fort et que mes globes oculaires en viennent à rouler dans mon crâne comme des billes. Qu'elle ne me dise : « Voilà c'qui arrive quand on rêvasse à longueur de journée ! Tu veux pas arrêter un peu de bouger les yeux ! Fige-les comme un bon fidèle qui lève les siens vers Dieu quand le ciel est sur le point de s'ouvrir. » D'accord, mais bon, par ici, le ciel ne s'ouvre que pour une chute de neige, rien qui ne prête à fixer niaisement la voûte céleste.

Au milieu de la table du petit déjeuner trônait une petite corbeille à pain en osier, le fond recouvert d'une serviette rehaussée d'anges de la Nativité. Certains d'entre eux mettaient leur zizi à l'abri derrière une trompette, d'autres derrière une touffe de gui. Même en tenant la serviette à contre-jour de l'ampoule, je ne parvenais pas à voir à quoi le bidule pouvait ressembler ; je pariai pour une tranche de mortadelle roulée en cigare. Sur la serviette en papier, maman avait disposé avec soin une variété de tranches : du pain blanc, du pain complet aux graines de pavot, du christolle. Tenant un chinois d'une main sûre, elle avait couvert de sucre glace la partie supérieure croustillante de ce gâteau d'hiver, couche pareille à la première neige légère tombée sur le dos des vaches groningues, avant qu'on ne les rentre. Le clip du sachet de pain se trouvait invariablement sur la boîte à biscottes, histoire de ne pas l'égarer : un simple nœud pour fermer l'emballage de plastique, maman trouvait ça minable.

« D'abord le salé, ensuite le sucré. »

Sa consigne habituelle. Une règle qui nous permettrait de devenir grands et forts, aussi grands que le géant Goliath et aussi forts que le Samson de la Bible. De surcroît, il nous fallait sans manquer boire un grand verre de lait, le plus souvent tiédasse – elle en puisait un litre quelques heures plus tôt dans le bidon. Il arrivait qu'une pellicule jaunâtre se formât dessus ; quand on ne buvait pas assez vite, celle-ci restait collée au palais. La meilleure

chose à faire, c'était de tout avaler cul sec, les yeux fermés, une tactique que maman estimait irrévérencieuse alors même que la Bible n'édicte rien sur la façon de boire du lait – plus ou moins vite ou plus ou moins lentement –, non plus que sur la nécessité de savourer le goût de la viande de vache. J'ai pris une tranche de pain blanc dans la corbeille, l'ai posée sur mon assiette, le bas vers le haut, de sorte que ça ressemble à la paire de fesses blafarde d'un nourrisson, ressemblance plus frappante encore quand on en tartine une moitié de pâte au chocolat. Malgré la routine, cette opération ne manquait pas de nous amuser, mes frères et moi. À chaque fois, ils me disaient : « T'en as pas marre d'lécher le caca du cucul ? » Mais bon, d'abord commencer par le salé avant de passer au chocolat...

– Quand on laisse trop longtemps des poissons rouges dans l'noir, y deviennent tout blancs, chuchotai-je à l'oreille de Matthies.

Puis je couvris mon pain de six rondelles de cervelas en faisant en sorte qu'elles ne dépassent pas d'un millimètre. *Tu as six vaches dont on en mange deux. Combien t'en reste-t-il ?* À chaque chose que je mangeais, j'entendais la voix du maître résonner dans ma tête. Pourquoi ces calculs stupides portaient-ils systématiquement sur de la nourriture – pommes, gâteaux, parts de pizza ou biscuits ? Ça m'échappait. Quoi qu'il en soit, l'instituteur avait abandonné tout espoir de m'apprendre un jour à compter, de voir un jour mon cahier d'une blancheur de neige, sans la moindre biffure rouge. Ne m'avait-il pas fallu un an pour apprendre à lire l'heure, papa assis pendant des plombes à mon côté, dans la cuisine, penché sur le cadran d'horloge prêté par l'école, que certains jours, par désespoir, il balançait par terre, en faisant sauter le mécanisme si bien que cette merde ne s'arrêtait plus de sonner ? Malgré cet apprentissage, il arrive encore que les aiguilles se transforment sous mes yeux en vers de terre,

ceux-là mêmes que nous extirpons du sol avec un croc, derrière l'étable, avant d'aller à la pêche. Quand on en tient un entre le pouce et l'index, il se recroqueville dans tous les sens ; il suffit de le tapoter pour qu'il se calme un moment, immobile sur la paume de la main, pareil à un lacet à la fraise du magasin de bonbons Van Luik.

– Pas de messes basses quand on est tous à table ! me reprocha ma sœur Hanna, assise à côté d'Obbe, en face de moi.

Quand une chose lui déplait, elle coulisse les lèvres de gauche à droite.

– Y a des mots qui sont encore trop grands pour tes petites oreilles. Y passent pas dans les trous, répliquai-je, la bouche pleine.

Par ennui, Obbe tournait son lait, un doigt plongé dans le verre. Il en brandit la peau avant de bientôt la tartiner sur la nappe. Elle y resta collée, on aurait dit de la morve blanchâtre. Dégueulasse. Je savais que le côté souillé du tissu, où la peau allait sécher, pourrait très bien se trouver le lendemain devant ma chaise. Pas question, dans pareil cas, de poser mon assiette sur la table. Nous savions tous que les serviettes faisaient de la figuration et que maman, le petit déjeuner terminé, les remettrait, repliées et dépliées, dans le tiroir ; qu'elles n'étaient pas destinées à nos doigts sales ni à nos bouches barbouillées. D'une certaine façon, j'aurais trouvé assez pathétique de froisser les angelots dans mon poing comme des moustiques, d'ainsi briser leurs minuscules ailes ou de souiller de confiture de fraise leurs cheveux blancs d'ange.

– Comme j'suis un peu pâlot, ça va m'faire du bien de prendre l'air, chuchota Matthies.

Il sourit et, dans un grand effort de concentration, planta son couteau dans la partie blanche du pot Duo Penotti pour éviter de prendre de la pâte brune. Duo Penotti n'apparaissait sur la table

que pendant les vacances scolaires. Plusieurs jours à l'avance, nous en avions l'eau à la bouche. Les vacances de Noël venant de commencer, l'heure avait sonné – le plus beau moment, c'était quand maman retirait l'opercule, ôtait du bord du pot le résidu de colle et nous montrait la surface zébrée brun et blanc, laquelle nous rappelait le motif, à chaque fois différent, d'un veau qui vient de naître. L'enfant qui avait obtenu les meilleures notes cette semaine-là se servait le premier ; je passais toujours en dernier.

Je bougeai les fesses sur ma chaise, il manquait quelques millimètres à mes orteils pour toucher le sol. J'aurais aimé garder tout le monde à la maison, répartir les membres de la famille comme des rondelles de cervelas dans la ferme. Si le maître de la dernière année de primaire nous avait raconté hier, ultime jour de classe de l'année, que certains manchots du pôle Sud qui partent pêcher ne reviennent jamais, cela ne pouvait être un hasard. Certes, nous n'habitons pas au pôle Sud, mais on ne se les caille pas moins. Un froid tel que le lac était gelé et que de la glace se formait dans les abreuvoirs des vaches.

À côté de chacune de nos assiettes, il y avait deux sachets de congélation bleu clair. J'en brandis un et adressai un regard interrogateur à maman.

– C'est pour mettre par-dessus vos chaussettes, répondit-elle en souriant.

Son sourire creusait dans chacune de ses joues un petit cratère à jus de viande.

– Comme ça, vos pieds vont rester bien au chaud et bien au sec.

Tout en parlant, elle préparait le petit déjeuner de papa qui aidait une vache à vèler ; après chaque tartine, elle faisait glisser le couteau entre le pouce et l'index pour recueillir, du dos plat de la lame, le beurre au bout de ses deux doigts. De son côté,

papa était certainement assis sur un tabouret de traite en train de recueillir le colostrum, de petits nuages s'élevant de son dos en sueur. Haleine et fumée de cigarette. Je notai qu'il n'y avait pas de sachets bleus à côté de son assiette : sans doute avait-il de trop grands pieds, le gauche en particulier, déformé à la suite d'un accident de moissonneuse-batteuse survenu alors qu'il n'avait qu'une vingtaine d'années. Sur la table, maman avait posé, près de la place qu'elle occupait, la sonde en argent avec laquelle elle juge de la saveur des derniers fromages qu'elle a faits. Avant d'en entamer un, elle enfonce l'ustensile au beau milieu, perçant la pellicule de plastique, le tourne deux fois, puis le retire tout doucement. Pour déguster un menu carottage de fromage au cumin, elle met le même recueillement et la même dévotion que pour manger, au temple, le bout de pain blanc de la Cène, prenant son temps, les yeux dans le vide. Un jour, Obbe avait ironisé : « Le corps de Jésus, c'est du fromage, faut pas en abuser sur nos tartines, autrement y restera bientôt plus rien de Lui. »

Maman ayant dit la prière du matin et remercié Dieu : « C'est d'en haut que Sa providence nous verse une riche abondance », Matthies recula sa chaise, suspendit par les lacets ses patins noirs à son cou et mit dans sa poche les cartes de Noël que maman lui avait demandé de glisser dans la boîte aux lettres de quelques connaissances. Matthies se rendait au lac où on le rejoindrait plus tard ; il s'appêtait à participer avec quelques copains au Tour des Polders, un parcours de trente kilomètres. Le vainqueur remporterait un sandwich au pis de vache et à la moutarde ainsi qu'une médaille d'or sur laquelle était gravé « An 2000 ». J'aurais aimé lui enfiler un sac de congélation sur la tête, presser le zip autour de son cou, pour qu'il n'attrape pas froid, reste au chaud longtemps. Il me tripatouilla les cheveux que je m'empressai d'aplatir ; après quoi je balayai les miettes tombées sur ma veste de pyjama. Matthies portait toujours la raie au milieu ; il mettait du gel sur

chaque mèche de devant, on aurait dit deux volutes de beurre sur une soucoupe, comme celles que maman préparait vers la Noël – du beurre dans une barquette, elle ne trouvait pas ça festif, c'était pour les jours ordinaires. Or, la naissance de Jésus n'est pas un jour ordinaire. Pas même si elle revient sans faute chaque année, de même qu'Il meurt sans faute chaque année pour nos péchés – ce qui me paraissait bizarre et qui m'amenait souvent à me dire : le pauvre, ça fait pourtant déjà une éternité qu'Il est mort, l'aurait-on oublié ? Mieux valait que je garde ça pour moi, autrement adieu biscuits aux perles de sucre, adieu histoire des Rois mages, adieu histoire de leur étoile.

Matthies gagna l'entrée pour vérifier dans le miroir s'il était bien coiffé. Même si, en raison du froid, ses mèches allaient se plaquer sur son front, aussi dures que du béton.

– J'peux venir avec toi ? lui demandai-je.

Papa avait descendu mes patins en bois des combles et fixé les sangles de cuir brun à mes chaussures. Depuis quelques jours, mains ramenées dans le dos, je me déplaçais dans la ferme en patins, protège-lames fixés dessus pour éviter de trop rayer le sol – pour éviter que maman ne recourût à l'embout plat de l'aspirateur et ne fit disparaître mon désir de participer au Tour des Polders. J'avais les mollets bien musclés. J'étais suffisamment bien entraînée pour me risquer sur la glace sans chaise pliante pour garder l'équilibre.

– Non, pas possible, répondit-il avant d'ajouter d'une voix plus douce afin que moi seule l'entende : Parce qu'on va aller de l'autre côté.

– Moi aussi, je veux aller de l'autre côté, chuchotai-je.

– Quand tu seras plus grande, je t'emmènerai.

Il coiffa son bonnet de laine et me sourit, découvrant son appareil aux élastiques bleus en zigzag.

## QUI SÈME LE VENT

– Je serai rentré avant la tombée de la nuit, a-t-il assuré à maman.

Passant la porte, il s'est retourné une dernière fois pour me dire au revoir en agitant la main, scène que je devais, par la suite, passer et repasser dans ma tête, jusqu'au jour où, son bras refusant de se lever, j'ai commencé à douter du fait que nous nous soyons dit au revoir.



On n'avait que Nederland 1, Nederland 2 et Nederland 3, aucune chaîne commerciale. Selon papa, il n'y avait pas « de la fesse » sur les nôtres, mots qu'il prononçait, non sans postillonner, comme si un moucheron avait atterri sur sa langue. Mots qui me ramenaient surtout aux patates que maman déshabillait chaque soir et plongeait, coupées en deux, dans une casserole – au plouf que ça faisait. Penser de trop longues minutes à des fesses, à des gens nus, me disais-je, ça vous fait pousser des germes sur la peau qu'il convient de séparer de la chair à la pointe d'un couteau. Les germes verts, on les donne aux poules, elles en raffolent. J'étais allongée sur le ventre, devant le meuble en chêne qui renferme le poste de télévision. L'une des boucles de mes patins à glace avait roulé dessous quand, de colère, je les avais envoyés balader d'un coup de pied. J'étais trop petite pour aller de l'autre côté et trop grande pour patiner derrière l'étable, sur la rigole à purin. Pour être honnête, on ne pouvait pas appeler ça « patiner » : ça tenait plus d'une sorte de frotti-frotta sur la glace, à l'instar des oies qui atterrissent à cet endroit à la recherche de quelque chose à se mettre sous le bec ; de surcroît, chaque éraflure de la surface laissait échapper une odeur pestilentielle, l'acier des patins se colorant en brun clair. On devait avoir l'air de sottes, ma petite

sœur et moi, là, pareilles à des oies, titubant d'un bord à l'autre de cette rigole, le corps engoncé dans plusieurs couches d'habits, alors que les autres se lançaient dans le Tour du Polder sur le grand lac, au bord duquel tout le village se réunissait.

– On va pas pouvoir aller regarder Matthies, annonça papa. Y a un veau qui a la diarrhée.

– Mais vous l'aviez promis ! je criai.

N'avais-je pas d'ailleurs déjà fourré mes pieds dans les sachets de congélation ?

– Un cas de force majeure, répliqua papa.

Il tira sur le béret noir jusqu'au niveau de ses sourcils. Une fois, deux fois, je hochai la tête de haut en bas. Face à un cas de force majeure, on ne fait pas le poids. Personne, de toute façon, n'aurait pu aller à l'encontre des vaches. On les met toujours en avant. Même quand elles ne réclament aucune attention, même quand elles sont casées, chacune à sa place dans l'étable, gavées et lourdaudes, elles se démerdent pour faire office de force majeure. La moue boudeuse, je croisai les bras. Inutiles donc, les multiples entraînements sur mes patins en bois. J'en gardais juste des mollets plus durs que ceux du Jésus en porcelaine qui, de la taille de papa, veillait dans l'entrée. Je jetai délibérément les sachets de congélation dans la poubelle, sous le marc de café et les miettes de pain de façon que maman ne puisse pas les réutiliser – le sort qu'elle réservait généralement aux serviettes en papier.

Sous le meuble, les moutons proliféraient. J'exhumai de la poussière une épingle à cheveux, un raisin plus sec que sec, un Lego. Quand des membres de la famille ou des conseillers presbytéraux viennent à la maison, maman prend soin de fermer les portes du meuble : il ne faut pas qu'ils sachent que, le soir venu, nous nous laissons distraire du chemin de Dieu. Pour sa part, tous les lundis, sans faute, elle regarde *Lingo* : plantée derrière sa planche à repasser, elle cherche à trouver les mots et

nous sommes en conséquence priés de ne pas faire de bruit ; à chaque fois qu'elle fournit la bonne réponse, le fer émet un sifflement, de la vapeur s'en élève. Ce quiz privilégie des mots ne figurant pas dans la Bible ; cependant, elle semble les connaître. Comme certains vous font piquer un fard, elle les a baptisés « joues rouges ». Un jour, alors que l'écran était noir, Obbe a dit que la télévision, c'était l'œil de Dieu ; si maman ferme les portes, c'est en réalité pour qu'Il ne nous voie pas. Pour qu'elle n'ait pas honte de nous, puisqu'il nous arrive de beugler des joues rouges à une autre heure que celle de la diffusion de son programme préféré. Ces mots, maman s'efforce de nous en décrotter, plaçant un pain de savon vert entre nos dents, comme s'il s'agissait de faire disparaître taches de gras et macules de boue de nos plus beaux habits d'écoliers.

J'avancai encore la main à la recherche de la boucle. De là où je me trouvais, je voyais la cuisine. Soudain, les bottes vertes de papa apparurent devant le réfrigérateur, des fétus et de la bouse collés aux semelles. Il venait sans doute prendre des fanes de carottes dans le bac à légumes ; il les tranchait à l'aide de la râpette qu'il trimballe toujours dans une poche de son bleu de travail. Depuis des jours, il faisait des allers-retours entre cuisine et clapier. La part de gâteau qui restait du septième anniversaire d'Hanna fit elle aussi le voyage ; en la voyant à chaque fois que j'ouvrais la porte du frigo, l'eau me venait à la bouche. Je n'avais pu résister à l'envie de prélever, du bout de l'ongle, une miette du sucre glace rose et de fourrer l'index dans ma bouche, de me frayer ensuite un passage dans la crème pâtissière, laquelle avait formé un petit bonnet jaune sur le sommet de mon doigt. Papa n'en avait rien remarqué. « Quand il a un truc dans la tête, il ne l'a pas à l'arrière-train », aime à dire grand-mère du côté austère ; aussi le soupçonnais-je d'engraisser mon lapin, cadeau de Line, la voisine, pour le dîner de Noël qui devait se tenir d'ici à deux

nuits de sommeil, dans la pièce de devant. Arrive-t-il à papa de s'occuper des lapins ? Non. Le menu bétail, il le trouve à sa place sur une assiette. Il n'aime que les animaux qui remplissent son champ de vision ; or, mon lapin n'en occupe pas même la moitié. N'a-t-il pas affirmé un jour que les vertèbres cervicales sont la partie la plus fragile du corps ? À ces mots, ça avait craqué dans ma tête, le même bruit que celui que maman fait en broyant dans sa main une poignée de vermicelles au-dessus de la casserole. Et une corde n'était-elle pas depuis peu accrochée à la poutre du grenier ? « En prévision d'une balançoire », avait assuré papa. La balançoire n'avait toujours pas fait son apparition. Je ne comprenais pas pourquoi il n'avait pas placé la corde dans son atelier, entre ses tournevis et sa collection de boulons. Peut-être, me raisonnais-je, tient-il à ce que l'on assiste au spectacle. Peut-être cela va-t-il se produire si l'on vient à pécher. En un éclair, je vis mon lapin la nuque brisée, pendouillant, au-delà du lit de Matthies, à la corde du grenier, position idéale pour que papa entreprenne de l'écorcher. En un geste pareil à celui qu'effectue maman le matin, armée de l'éplucheur, pour dépouiller la saucisse fumée de sa peau. Mais cette fois, c'est Bouclette et non une saucisse qui allait atterrir dans le beurre frémissant, au fond de la cocotte, sur feu doux ; l'odeur de lapin rôti ne tarderait pas à envahir la maison si bien que la famille Mulder au grand complet, reniflant de loin que le repas de Noël était prêt, réserverait son appétit. J'avais relevé que, depuis quelque temps, je n'avais plus à me montrer chiche en nourrissant mon lapin ; en plus des fanes que lui apportait papa, il avait droit à une double dose de granulés. Bien que ce fût un mâle, je l'avais baptisé Bouclette, en hommage à la chevelure de la belle présentatrice du journal télévisé pour les enfants. J'aspirais à la mettre en haut de ma liste de cadeaux, mais je ne l'avais vue dans aucun catalogue de jouets.

De fait, j'étais persuadée qu'il n'était pas uniquement question, à l'égard de mon lapin, de générosité. Voilà pourquoi j'avais suggéré à papa, avant le petit déjeuner, alors qu'on rentrait les vaches, de songer à d'autres animaux. Un bâton à la main, j'incitais les bovidés à avancer, le plus simple étant de leur tapoter le flanc.

– À Noël, des enfants de ma classe mangent du canard, du faisan, de la dinde... Ils les farcissent en les remplissant par le croupion de pommes de terre, d'ail, de poireaux, d'oignons, de betteraves, à les faire exploser !

D'un œil en coulisse, je considérai papa. Il hocha la tête. Au village, il y a différentes gradations de hochement. Unique façon de se distinguer de son voisin. J'ai appris à toutes les décrypter. Son hochement, c'était celui qu'il adresse entre autres aux marchands de bestiaux quand ceux-ci lui font une offre trop peu élevée, mais qu'il doit s'en contenter : la bête n'est pas en très bonne santé, il ne peut faire autrement que la bazarder.

– Les faisans, dans les environs, ça pullule, surtout dans les oseraies, je repris en contemplant la zone couverte de végétation qui s'étend à gauche de la ferme.

J'en vois là, parfois, dans un arbre ou dans l'herbe. Quand ils me repèrent, ils se laissent tomber comme une pierre, restent immobiles jusqu'à ce que je m'éloigne. Alors, et pas avant, ils osent redresser la tête.

Papa hocha de nouveau la tête. Il tapa le sol de son bâton et fit « ksss ! ksss ! » pour que les vaches pressent un peu le pas. Nos tâches terminées, j'avais regardé dans le congélateur : entre les sachets de viande hachée et ceux de légumes, pas le moindre canard, pas le moindre faisan, pas la moindre dinde.

Les bottes de papa disparurent de mon champ de vision. Ne restèrent que quelques fétus sur le sol. Je glissai la boucle dans la poche de mon pantalon et gravis l'escalier, en chaussettes.

Une fois dans ma chambre qui donnait sur la cour, accroupie contre le lit, je repensai à la main de papa sur ma tête quand, après avoir rentré les vaches, on était retournés dans le pré pour relever les taupières. Lorsque aucune bête n'est prise, papa garde les mains toutes raides dans les poches – rien ne justifie une récompense. Dans le cas contraire, on extirpe à l'aide d'un tournevis rouillé les petits cadavres sanguinolents pliés en deux, ce que je fais penchée en avant de façon que papa ne voie pas les larmes sur mes joues, amorcées par la vue de ces petites vies tombées sans méfiance dans un piège fatal. J'imaginai cette même main en train de tordre le cou de mon lapin tout comme elle déverrouille une bouteille d'azote : il existe une seule façon de faire cela convenablement, pas deux. Et je voyais maman poser l'inerte Bouclette sur le plat en argent qui accueille en principe, le dimanche après le culte, la salade russe. Elle l'exposerait sur un lit de mâche et le garnirait de cornichons, de tomates coupées en quatre et de carottes râpées, d'une pincée de thym aussi. Je regardai mes propres mains, leurs fines lignes capricieuses. Des mains trop petites encore pour servir à d'autres fins que tenir quelque chose. Assez petites encore pour tenir dans celles de papa ou celles de maman tandis que les leurs ne tenaient pas encore dans les miennes, *la* différence entre eux et moi : celles de papa peuvent serrer le cou d'un lapin, celles de maman s'emparer d'un fromage pour le retourner dans son bain de saumure, toujours avides d'attraper quelque chose. Quand on n'est plus à même de tenir avec tendresse un être humain ou un animal, mieux vaut lâcher prise et s'intéresser à autre chose.

J'appuyai de plus en plus fort mon front contre le bord du lit. Sentant le bois froid imprégner ma peau, je fermai les yeux. Parfois, je trouve débile de chercher un coin d'obscurité pour prier, mais peut-être en va-t-il de l'invocation à Dieu comme de ma couette lumineuse : ne faut-il pas le noir total pour qu'étoiles

## QUI SÈME LE VENT

et planètes diffusent de la lumière et offrent une protection contre la nuit ? Je posai mes mains jointes sur mes genoux. Fâchée, je songeai à Matthies qui était sans doute en train de boire un chocolat chaud dans l'une des baraques au bord de la glace, à lui reprenant la course, les joues rouges, au dégel qui commencerait demain – la présentatrice aux bouclettes avait mis en garde le Père Noël : toits glissants et brouillard épais – il risquait de se perdre, Matthies aussi peut-être, mais la faute lui en reviendrait entièrement. Durant quelques secondes, je visualisai mes patins dont on avait graissé les sangles et qui pouvaient dorénavant regagner les combles dans leur boîte. Je songeai à tout ce pour quoi j'étais encore trop petite, au fait que personne ne me disait que j'étais assez grande pour quoi que ce soit, au nombre de centimètres auxquels tout ça équivalait sur le montant de la porte. Puis j'ai demandé à Dieu s'il pouvait, s'il Vous plaît, prendre mon frère Matthies au lieu de mon lapin. « Amen. »

– Il peut pas être mort ! lança maman au vétérinaire.

Elle se redressa à côté de la baignoire, retira de sa main le gant de toilette bleu clair. Elle s'apprêtait à laver les fesses d'Hanna ; à défaut, ma petite sœur risquait d'attraper des vers : ils vous font des trous dans le corps comme dans les feuilles de chou. Moi, j'avais l'âge de me débrouiller toute seule pour ne pas en choper. Je serrai les bras autour de mes genoux afin que le vétérinaire, entré sans prévenir et sans frapper dans la salle de bains, ne voie que le minimum de ma nudité. D'une voix précipitée, il dit :

– Juste de l'autre côté du lac, à cause du chenal, la glace n'était pas assez épaisse. Il a patiné un long moment en tête, plus personne ne l'a revu.

Je compris tout de suite qu'ils ne parlaient pas de Bouclette. Un quart d'heure plus tôt, mon lapin était en train de grignoter ses fanes dans sa cage. De plus, le vétérinaire ne paraissait pas du tout plaisanter. Il entrait souvent chez nous pour parler des vaches. Peu de gens s'avancent d'ailleurs jusqu'ici pour autre chose que les vaches, mais cette fois, un truc clochait, il n'avait pas mentionné les bestiaux une seule fois, pas même pour nous désigner nous, les enfants, en demandant comment allaient les génisses. Comme il baissait la tête, j'ai étiré le buste pour regarder par la



fenêtre au-dessus de la baignoire. Le crépuscule tombait déjà, un groupe de diacres en noir approchait pour nous donner l'accolade ; jour après jour, ils venaient en personne nous apporter le soir et le bonsoir. Je me dis que Matthies n'avait pas vu le temps passer, ça lui arrivait – papa lui avait d'ailleurs offert une montre à aiguilles phosphorescentes. Par étourderie, il la portait sans doute aujourd'hui à l'envers. À moins qu'il ne fût encore en train de distribuer les cartes de vœux... Je me laissai glisser dans l'eau, posai le menton sur mes bras mouillés, scrutai maman à travers mes cils. Depuis peu, une brosse était fixée dans la fente du courrier de notre porte d'entrée ; ajoutée au rabat, elle contrecarrait les courants d'air. À travers les poils de cette brosse, je zieutais parfois ce qui se passait dehors. De même, en regardant à travers mes cils, j'eus le sentiment d'épier sans que personne ne me voie, que maman et le vétérinaire ne remarquaient pas que je les écoutais, que je parvenais à gommer les lignes qui se formaient autour de ses yeux et de sa bouche à elle – des lignes qui n'avaient rien à faire là – et à recréer, du bout du pouce, les fossettes de ses joues. À l'exemple des gens qui ont beaucoup à dire, maman n'est pas habituée à hocher la tête ; or, voilà qu'elle ne cessait de branler du chef. Pour la première fois, je me suis dit : maman, je t'en prie, dis quelque chose, ne serait-ce qu'au sujet du rangement à faire, des veaux qui ont pour la énième fois la diarrhée, de la météo des prochains jours, de la porte des chambres qui frottent par terre, de notre ingratitude à nous, tes enfants, du dentifrice séché aux commissures de nos bouches. Muette, elle gardait les yeux fixés sur le gant de toilette qu'elle tenait au creux de la main. Le vétérinaire tira le marchepied placé sous le lavabo et s'assit dessus. Sous son poids, un craquement se fit entendre.

– Avec Evertsen, le fermier, on l'a repêché dans le lac, fit-il avant d'observer deux secondes de silence, ses yeux passant d'Obbe à moi. Votre frère est mort.

Je détournai les miens, les posant sur les serviettes suspendues près du lavabo, raidies par le froid glacial. Je voulais que le vétérinaire se lève et dise que tout cela était une erreur, que les vaches ne diffèrent pas beaucoup des fils, elles aussi gagnent un jour le vaste monde, mais retournent à l'étable le soir même avant le coucher du soleil, à l'heure des affouragements.

– Il est parti patiner, a argumenté maman, il va pas tarder à rentrer.

Elle serra en boule le gant de toilette au-dessus de l'eau du bain ; en tombant à la surface, les gouttes décrivirent de petits cercles. Sa main heurta mes genoux que je tenais contre mon ventre. Pour me donner une contenance, je lançai un bateau en Lego sur les vagues que faisait ma sœur Hanna. Elle n'avait pas compris les paroles qui venaient d'être prononcées. Je me suis dit que je pouvais faire comme si j'avais les oreilles bouchées, une bonde impossible à retirer. L'eau du bain se réchauffa un peu : sans que je m'en rende compte, mon pipi s'échappait. Je regardai le jaune ocre qui se répandait comme un nuage avant de se mélanger à l'eau. Hanna ne remarqua rien. Autrement, elle se serait redressée d'un coup en poussant un cri strident : « Cochonne ! » Elle tenait une Barbie à la surface de l'eau.

– Si je la tiens pas, elle va se noyer.

La poupée portait un maillot de bain rayé. Une fois, sans que personne ne s'en aperçoive, j'avais glissé un doigt dessous pour tâter les nénés en plastique. Plus durs que la boule de graisse sur le menton de papa. J'observai le corps nu d'Hanna, le même que le mien. Mais différent de celui d'Obbe. Debout à côté la baignoire, lui portait encore ses habits. Il venait de nous parler d'un jeu vidéo : il s'agissait de tirer sur des gens qui éclataient comme des tomates charnues. Après nous, il prendrait son bain, dans la même eau. Sous la ceinture, je savais qu'il avait un robinet pour faire pipi, et en dessous un barbillon de dindon. Parfois, ça me

tracassait, ce truc qui pendouillait et dont personne ne parlait. Le symptôme d'une maladie mortelle, qui sait. Maman appelait cette installation « le bigoudi », mais n'était-ce pas pour éviter le mot « cancer » dans le souci de ne pas nous effrayer ? Étant donné que grand-mère du côté cool avait succombé à cette malédiction. Juste avant de rendre le dernier souffle, elle s'était préparé un verre d'advocaat ; papa avait raconté que, lorsqu'ils avaient trouvé la défunte, la crème fouettée avait suri, que tout surissait quand quelqu'un vient, tant inopinément que de façon programmée, à mourir. Pendant des semaines, je n'avais pas trouvé le sommeil : dans le noir, le visage de grand-mère, allongée dans son cercueil, ne cessait de m'apparaître ; à la longue, de la liqueur, d'une texture de jaune d'œuf, dégoulinait de sa bouche entrouverte, de ses orbites et de ses pores.

Maman nous tira, Hanna et moi, par le bras pour nous sortir du bain ; ses doigts laissèrent des marques blanches sur ma peau. D'habitude, elle nous enveloppait dans une serviette avant de nous demander, au bout d'un moment, si on était bien sèches : il ne s'agissait pas en effet de rouiller ou, pire, de moisir comme les joints des carreaux de la salle de bains. Cette fois, elle nous laissa claquer des dents sur le tapis. J'avais encore de la mousse sous les bras.

– Sèche-toi bien, chuchotai-je à ma petite sœur qui frissonnait à côté de moi, en lui tendant une serviette toute rugueuse. J'ai pas envie de devoir te détartre d'ici peu.

Je me penchai pour vérifier la propreté de mes orteils : c'est là que les champignons commencent en général à apparaître. Personne ne put voir, de la sorte, mes joues rougir comme des FireBalls. *Un lapin et un garçon s'affrontent à la course. Combien de kilomètres par heure manquera-t-il à l'un pour l'emporter ?* La voix de l'instituteur se manifestait dans ma tête, lui qui, tout en parlant, me plantait sa longue baguette dans le ventre pour

me forcer à répondre. Après les orteils, je contrôlai à la va-vite le bout de mes doigts – parfois, papa plaisante en disant que la peau risque de se décoller si on reste trop longtemps dans le bain, et que, dans pareil cas, il se verrait obligé de la clouer sur la paroi de la grange, à côté de celles des lapins dépiautés. Quand je me relevai pour m’envelopper dans la serviette, papa venait de surgir à côté du vétérinaire. Il tremblait. Des flocons de neige parsemaient les épaules de son bleu de travail ; il était blême. Il ne cessait de souffler dans ses mains réunies en conque. Je pensai à l’avalanche dont l’instituteur nous avait parlé, même si un tel phénomène ne survient probablement jamais dans nos campagnes. Mais je compris qu’il ne pouvait s’agir de ça : papa se mit en effet à pleurer et Obbe à bouger la tête de gauche à droite, à la manière d’un essuie-glace, pour effacer les larmes.

Le même soir, à la demande de maman, Line, la voisine, ôta les décorations du sapin de Noël. Assis sur le canapé, Obbe et moi – je me dissimulais derrière les bouilles enjouées de Bart et Ernest imprimées sur le devant de mon pyjama, bien que mon angoisse les dominât d’une tête et dépassât leurs crêtes, et croisais les doigts comme on le fait dans la cour de l’école quand on vient de dire un truc sans y croire, quand on cherche à revenir sur une promesse, sur toutes nos prières –, on regarda à contrecœur l’arbre disparaître de la pièce en laissant derrière lui une traînée de paillettes et d’aiguilles. Je ressentis alors un élan dans la poitrine, bien plus fort qu’au moment où la nouvelle avait franchi la bouche du vétérinaire : Matthies allait certainement revenir, pas le sapin. En écoutant *Jimmy*, tube de Boudewijn de Groot – on en connaissait les paroles par cœur et on attendait avec impatience les phrases qui parlaient de « la tronche de l’homme d’affaires », « tronche », un mot qu’il nous était interdit de prononcer –, on avait décoré l’arbre quelques jours plus tôt :

de petits et de gros Pères Noël, des boules scintillantes, des angelots, de longs colliers de perles, des petites couronnes en chocolat. À présent, on voyait par la fenêtre du séjour Line le transbahuter dans une brouette, couvert d'une bâche orange, jusqu'au bord de la route. Seule dépassait la pointe en argent ; elle avait oublié de l'enlever. Je gardai le silence : à quoi celle-ci aurait-elle pu servir dès lors que nous n'avions plus de sapin ? Line remit la bâche en place à quelques reprises, mais cela pouvait-il changer quoi que ce soit à ce qu'on avait sous les yeux, à la situation ? Récemment, dans cette même brouette, Matthies m'avait trimballée ; je m'étais cramponnée aux bords couverts d'une fine couche de bouse sèche. J'avais alors remarqué qu'il avait le dos plus courbé qu'avant, la faute aux tâches pénibles qui lui incombaient, à croire qu'il se souciait déjà de se rapprocher de la terre. Quand il s'était soudain mis à courir, j'avais été soulevée toujours un peu plus à chaque secousse. L'inverse, songeai-je, l'inverse aurait dû se produire. C'est moi qui, en cette avant-veille de Noël, aurais dû piloter Matthies dans la cour de la ferme, en imitant le bruit d'un moteur. Certes, il était bien trop lourd pour que je le dépose moi-même au bord de la route avant de le couvrir de la bâche orange comme on le faisait pour les veaux morts avant qu'un camion ne passe les ramasser et qu'on les oublie. Le lendemain, il serait né de nouveau et rien n'aurait rendu cette soirée différente des autres.

– Il y a de la fesse, chuchotai-je à Obbe en lui montrant les anges.

Ils étaient posés sur le buffet bas à côté des étoiles en chocolat, à moitié fondues dans leur emballage. Ces angelots-là ne mettaient pas leur zizi à l'abri derrière une trompette ni derrière une touffe de gui. Si papa avait remarqué qu'ils ne portaient pas de vêtements, il les aurait sans doute remballés dans le papier d'aluminium. Un jour, j'avais brisé l'aile de l'un d'eux pour voir

si elle repousserait d'elle-même, une manipulation qui entre à coup sûr dans les compétences de Dieu. Je voulais un signe de Sa part, qu'Il montre qu'Il existe vraiment et qu'Il est là pour nous, y compris en plein jour. Cela me paraissait pratique : de la sorte, Il pourrait veiller au grain, garder un œil sur Hanna, protéger les vaches de la fièvre de lait ou d'une inflammation des pis. Comme rien ne se passait, le membre amputé ne repoussant pas, j'ai enterré l'ange entre quelques oignons rouges oubliés dans le potager.

- Les anges sont toujours à poil, me glissa Obbe.

N'ayant toujours pas pris son bain, il traînait, une serviette autour de son cou, qu'il tenait par les deux extrémités, tel un boxeur prêt à en découdre. Dans la baignoire, l'eau et mon pipi devaient être tout froids.

- Ils ne se les gèlent jamais ?

- Ce sont des créatures à sang froid, comme les serpents et les puces d'eau. Ils n'ont donc pas besoin de vêtements.

Je hochai la tête et, quand la voisine est revenue, posai par précaution la main sur le zizi en porcelaine de l'un des angelots. Dans l'entrée, Line s'est essuyé les pieds plus longtemps que nécessaire. Ce qui serait dorénavant le cas de chaque visiteur. La mort demande en premier lieu un déplacement, un report de la douleur. Réclame de se pencher sur de petites choses - ce que faisait maman en vérifiant si des parcelles de présure séchée ne traînaient pas autour de ses ongles. Pendant une seconde, j'ai espéré que Line rentrerait accompagnée de Matthies. Que mon frère s'était caché dans l'arbre creux au fond du pré, jeu ayant fini par le barber, d'autant que ça s'était remis à geler dehors. Aux endroits les plus friables, la glace redurcissait sans doute, empêchant mon frère, sous la surface du lac, de trouver une sortie ; il lui faudrait fouiller l'étendue entière, tout seul sous la nuit noire. On allait éteindre toutes les lumières, y compris la

## QUI SÈME LE VENT

baladeuse du club de patinage. Quand Line eut fini de s'essuyer les pieds, elle parla à maman, à voix si basse que je ne captai aucune de ses paroles. Je voyais certes ses lèvres bouger tandis que maman gardait les siennes serrées, pareilles à deux limaces qui copulent. Personne ne faisant attention à moi, j'écartai la main du zizi de l'ange. Maman gagna la cuisine tout en enfonçant une énième épingle dans son chignon. Elle en ajoutait toujours plus, à croire qu'elle essayait de la sorte de consolider sa tête pour que celle-ci ne s'ouvre pas d'un coup sec en dévoilant tout ce qui se passait dedans. Elle réapparut en tenant le sachet de biscuits fourrés décorés de nonpareilles. On l'avait acheté au marché. Je m'étais réjouie de goûter ces petites couronnes au chocolat, d'en faire craquer les minuscules perles de sucre colorées entre mes molaires, mais voilà que maman les offrait à Line tout comme elle lui remit la tarte au riz qui patientait dans le réfrigérateur ainsi que les roulades que papa avait prises chez le boucher. Y compris le rouleau rouge et blanc des quatre-vingts mètres de ficelle, de quoi saucissonner nos corps pour éviter qu'ils ne tombent en rondelles. Plus tard, il m'est arrivé de penser que là résidait l'origine du vide : la faute ne reposait pas sur la mort de Matthies mais sur ces journées des 24 et 25 décembre dont on s'est défait par le biais de ces casseroles pleines et des boîtes de salade russe recyclées.

Dans la pièce de devant se trouvait le cercueil, mon frère dedans. Du chêne, une petite vitre coulissante au niveau du visage et des poignées en métal. Depuis trois jours. Le premier, Hanna avait toqué contre le verre et dit d'une voix fluette : « C'est plus drôle maintenant, Matthies. Arrête de faire l'idiot. » Elle resta quelques secondes sans bouger, sans faire le moindre bruit de peur de ne pas entendre la réponse qu'il aurait pu lui murmurer. La réponse ne venant pas, elle retourna jouer avec ses poupées derrière le canapé, son corps frêle frissonnant comme une libellule. Comme j'aurais aimé la tenir entre le pouce et l'index et lui souffler de l'air chaud ! Je ne pouvais tout de même pas lui dire que Matthies dormait d'un sommeil éternel, qu'à partir de maintenant nous aurions tous une petite vitre dans le cœur où notre frère était mis en bière. Hormis grand-mère du côté cool, on ne connaissait personne qui dormait d'un sommeil éternel. Certes, à la longue, on se réveillera tous. « Si Dieu le veut, nous vivrons », ainsi que l'exprime souvent grand-mère du côté austère ; elle, au réveil, elle ressent des raideurs dans les genoux et a mauvaise haleine : « J'ai l'impression d'avoir avalé un moineau crevé. » Pas plus que mon frère, ce petit oiseau ne devait se réveiller.



Le cercueil était posé sur un tapis blanc fait au crochet, à même le buffet bas, qui recevait en principe, lors des anniversaires, biscuits salés fourrés au fromage, cacahuètes, verres remplis d'une sorte de sangria... Comme à l'occasion de ces jours de fête, des gens faisaient cercle. Cette fois, le nez enfoncé dans un mouchoir ou dans le cou d'un proche. Ils échangeaient de beaux propos au sujet de Matthies, alors que, dans sa boîte, il était moche et aussi dur qu'un biscuit soufflé saveur tomate que l'on retrouve, derrière un fauteuil ou sous le meuble télé, plusieurs jours après un apéritif. Lisse et tendu, son visage semblait en cire d'abeille. Sous ses paupières, les infirmières avaient glissé du papier calque de manière à les maintenir closes ; moi, je les aurais préférées ouvertes pour échanger avec lui un dernier regard, pour ne jamais oublier la couleur de ses yeux, pour que lui ne m'oublie pas. La deuxième flopée de visiteurs partie, j'essayai de remonter ses cils ; je ne pus m'empêcher de penser à la crèche en papier que j'avais faite à l'école, à son vitrail en papier calque coloré représentant Marie et Joseph, derrière lequel on allumait une bougie chauffe-plat pendant le petit déjeuner de Noël. Le papier s'illuminait, Jésus pouvait naître dans l'étable ainsi éclairée. Les yeux de mon frère, gris et ternes, ne présentaient pas même un semblant de motif de vitrail ; aussi ai-je rabaisé sans tarder ses paupières et coulissé le verre de la vitre. Avec du gel, les infirmières avaient essayé de reconstituer ses boucles, mais celles-ci ressemblaient à des cosses de pois brunies et flétries échouées sur son front. Quant à maman et à grand-mère, elles lui avaient passé un jean ainsi que son sweater préféré, le bleu-vert rehaussé, au niveau de la poitrine, du mot HEROES imprimé en majuscules. La plupart des héros bédésques et romanesques que je connaissais tombaient du haut d'immeubles ou dans un brasier, s'en tirant avec juste quelques égratignures. Je ne comprenais pas pourquoi il en allait différemment de Matthies, pourquoi il demeurerait

immortel uniquement dans nos pensées. Comment oublier qu'il avait sauvé un jour un héron de la moissonneuse-batteuse alors que la machine allait déchiqueter l'animal ! Il eût fini dans une botte de foin en guise de fourrage.

Cachée derrière la porte, j'avais entendu grand-mère alors qu'elle habillait mon frère : « Il faut toujours nager vers l'obscurité, je te l'avais pourtant dit ! » Imaginer comment on parvient à atteindre l'obscurité à la nage, ça me dépassait. En réalité, il s'agit des différences de teintes. Quand il y a de la neige sur la glace, il faut chercher la lumière ; mais quand il n'y a pas de neige, la surface apparaît plus claire que le trou dans la glace. Voilà pourquoi il faut nager vers les ténèbres. Matthies m'en avait parlé, dans ma chambre, avant de partir ; épaisses chaussettes de laine aux pieds, il m'avait montré comment il convient de patiner, en écartant les jambes puis en les rapprochant. Une esquisse de grand écart. Assise sur mon lit, je l'avais observé. Langue collée au palais, j'avais émis un clic semblable à celui des patins de vitesse qu'on entend à la télé et que nous aimions tant. À présent, j'avais l'impression d'avoir dans la bouche non plus une langue, mais un insidieux chenal. Je n'osais plus faire le moindre cliquetis.

Grand-mère sortit de la pièce en tenant un flacon de savon Zwitsal – la présence du papier calque sous chaque paupière s'expliquait peut-être : il fallait éviter que du savon ne pique les yeux de Matthies. Une fois que mon frère serait rafistolé, elles pourraient les retirer tout comme on ôtait la bougie de la crèche afin que Marie et Joseph pussent reprendre le cours de leur vie. Pendant un court instant, grand-mère me serra contre sa poitrine ; elle sentait les crêpes aux lardons et au sirop d'érable faites à base de colostrum : une pile grasse et aux bords croustillants trônait à la cuisine, les restes du déjeuner. À table, papa avait demandé :

– Qui a dessiné, sur sa crêpe, un visage avec de la confiture de mûres, des raisins secs et des lamelles de pomme ?

Il nous avait tous regardés avant de s'attarder sur grand-mère qui lui souriait tout aussi gaiement que sa propre crêpe.

– Le pauvre petit, il est quand même beau, fit-elle.

Sur sa figure se formaient de plus en plus de taches brunes, à l'exemple des pommes qu'elle avait coupées et dont une lamelle formait la bouche de sa crêpe. La vieille nous blettit.

– On pourrait pas poser à côté de lui une crêpe roulée ? C'est son plat préféré.

– Ça va puer. Tu veux quand même pas attirer les asticots ?

J'écartai ma tête de sa poitrine puis regardai les angelots, dans leur boîte, sur la deuxième marche de l'escalier, prêts à retourner sous les combles. J'avais été autorisée à les remballer un à un dans le papier d'aluminium, couchés sur le ventre. Je n'avais toujours pas pleuré, j'essayais bien mais sans y parvenir, pas même en m'efforçant d'imaginer la chute de Matthies à travers la mince couche de glace. Ses mains qui cherchent à s'agripper au bord du trou, lui-même qui cherche la lumière ou l'obscurité, ses habits et ses patins alourdis par l'eau. Je retins mon souffle, sans même tenir trente secondes.

– Non, dis-je. Ces froussards d'asticots, je les déteste.

Grand-mère me sourit. Pourquoi n'arrêtait-elle pas de sourire ? Pourquoi papa ne lui avait-il pas tripatouillé la figure de la pointe des dents de sa fourchette comme il l'avait fait avec sa propre crêpe ? Elle se mit à sangloter, mais pas avant d'être seule dans la pièce de devant.

Durant les nuits où le cercueil était à la maison, je descendais en catimini pour vérifier si mon frère était vraiment mort. D'abord, je restais à me tourner et me retourner dans mon lit ou à « faire la bougie », jambes dressées en l'air, mains sous les hanches. Sous la lumière du matin, la mort ne faisait guère de

doute, mais dès que le soir tombait, les doutes surgissaient. Qu'en serait-il si on avait mal regardé et s'il venait à se réveiller une fois sous terre ? À maintes reprises, j'ai espéré que Dieu se raviserait et qu'Il ne m'avait pas écoutée quand je L'avais prié de protéger Bouclette de même que naguère – je devais avoir sept ans – lorsque j'avais réclamé un vélo neuf : un rouge, au moins sept vitesses, une selle souple à double suspension pour ne pas avoir mal à l'entrejambe en rentrant de l'école face au vent. Un vélo que j'attendais toujours... Si je descends tout de suite, espérais-je, je vais trouver sous le lin blanc non pas Matthies, mais mon lapin. Bien sûr, cela m'attristerait, mais sans me mettre, j' imagine, dans des états aussi fiévreux : une palpitation des veines du front quand j'essayais, dans le lit, de retenir mon souffle pour me représenter la mort ; tout mon sang, épais comme de la cire, qui me descendait à la tête quand je faisais « la bougie ». Finalement, je laissais retomber mes jambes puis ouvrais sans bruit la porte, traversais le palier sur la pointe des pieds et entreprenais de descendre les marches. Papa m'avait devancée : regardant entre les barreaux de l'escalier, je le voyais assis sur une chaise, près du cercueil, tête posée sur la vitre. Je regardais ses cheveux blonds ébouriffés, qui sentaient en permanence la vache, même quand il sortait du bain, et son corps voûté, traversé de secousses. Il s'essuyait le nez dans la manche de son pyjama, qui durcirait sous la morve comme les manches de ma parka. Les yeux toujours rivés sur lui, je commençais à sentir des élancements dans ma poitrine ; je m'imaginai en train de regarder Nederland 1, Nederland 2 ou Nederland 3 et de zapper si jamais les scènes m'oppressaient. Papa restait sur sa chaise ; j'attrapais froid aux pieds. Quand enfin il se levait pour se recoucher – lui et maman passaient leurs ultimes nuits dans leur lit à eau dans lequel il allait sombrer –, je descendais les dernières marches et prenais sa place, encore chaude. Je pressais la bouche sur le verre, de

même que, dans mes rêves, je la pressais sur la glace, et soufflais. Je goûtais le sel des larmes de papa. Le visage de Matthies avait la pâleur du fenouil, des lèvres violettes à cause du mécanisme qui le maintenait congelé. J'aurais aimé pouvoir arrêter l'appareil et voir mon frère se dégeler dans mes bras. Puis le transporter à l'étage. Qui sait, la nuit nous porterait conseil, ainsi que papa disait quand il envoyait l'un de nous au lit, privé de repas parce qu'on s'était mal comporté. Je demanderais alors à Matthies si c'était là la bonne façon de nous quitter.

La première nuit, papa me vit, les mains jointes autour de deux barreaux de l'escalier, la tête passée entre eux. Il renifla, levant la tête :

- Ils ont mis du coton dans son anus à cause du caca. Au-dedans, il est encore chaud, ça me rassure.

Je retins mon souffle et me mis à compter : trente-trois secondes de détresse respiratoire. Quelques entraînements de plus et je parviendrais à retenir assez longtemps ma respiration pour extirper Matthies de son sommeil. De même que les œufs de grenouille que nous pêchons au printemps, à l'épuisette, dans le fossé derrière l'étable, et que nous gardons dans un seau, la queue et les pattes des têtards se développant toujours plus, de même Matthies se métamorphoserait peu à peu : d'être inanimé, il deviendrait un gars plein de vie.

Le matin du troisième jour, planté en bas de l'escalier, papa me demanda si je voulais l'accompagner chez Janssen pour y chercher des betteraves fourragères et les apporter dans le nouveau polder. J'avais surtout envie de rester près de mon frère pour être certaine qu'il ne dégèlerait pas en mon absence, qu'il ne disparaîtrait pas de notre existence comme un flocon de neige ; d'un autre côté, je ne voulais pas décevoir papa. Aussi ai-je revêtu ma salopette sous ma parka rouge, la fermeture Éclair remontée

jusqu'au menton. D'un autre âge, notre tracteur me secouait dans tous les sens à chaque nid-de-poule, à chaque bosse, ne me laissant d'autre choix que m'agripper au rebord de la vitre ouverte. Mal à l'aise, je regardai papa de biais : il restait des marques sur son visage, le lit à eau avait tracé des affluents, imprimé le lac sur sa peau. Le dodelinement du corps de maman, de son corps à lui, l'idée qu'un corps dodeline dès qu'il entre en contact avec l'eau, l'avaient empêché de dormir. Demain, ils achèteraient un matelas ordinaire. Mon ventre gargouilla.

- J'ai envie de faire caca.
- Pourquoi t'as pas fait avant de partir ?
- Parce que j'avais pas encore envie.
- C'est pas possible, on sent à l'avance quand ça va venir.
- Moi, j'ai rien senti, je crois que c'est du caca liquide.

Papa gara le tracteur dans un champ, arrêta le moteur et tendit le bras devant moi pour m'ouvrir la portière.

- Va faire ça au pied du frêne, là-bas.

Je dégringolai de la cabine, enlevai ma parka, baissai salopette et slip sur mes genoux, imaginant déjà la diarrhée éclabousser l'herbe comme les giclées de caramel que grand-mère verse sur le riz au lait. Je serrai les fesses. Appuyé contre le pneu du tracteur, papa alluma une cigarette et regarda de mon côté.

- Si tu t'éternises, les taupes vont se faufiler dans ton trou de balle.

La sueur a perlé sur mon front. Je visualisai le coton dont il m'avait parlé deux nuits plus tôt, les taupes y creuser des galeries quand mon frère serait enterré et ces mêmes taupes tout retourner ensuite en moi. Mon caca m'appartenait, mais une fois dans l'herbe, il appartiendrait au monde entier...

- Vas-y, pousse ! fit papa.

Il s'approcha de moi et me tendit un mouchoir dans lequel il s'était déjà mouché. Il avait un regard dur que je ne lui connaissais

pas, même si je savais qu'il détestait devoir attendre : se retrouver à cogiter le portait à fumer davantage. Personne au village ne passe du temps à cogiter sur soi, ce serait courir le risque de voir les récoltes pourrir sur pied – les récoltes, c'est dans les champs, pas en soi-même. Je respirai la fumée de papa, de sorte que ses soucis devinssent les miens. Puis je priai Dieu à la va-vite de me préserver du cancer des poumons quand j'aurai l'âge de l'avoir : en échange, je me porterais volontaire pour protéger les crapauds et autres amphibiens dès qu'ils sortiraient de leur hibernation, saison où ils risquent leur vie en traversant la chaussée. « Le juste prend soin de son bétail », avais-je lu dans la Bible. Ainsi, comme l'enfant qui, en jouant, crie « Soleil ! », je serais à l'abri des maladies.

– J'ai plus envie, dis-je.

Fière de moi, j'ai remonté mon slip et ma salopette, renfilé ma parka, fermeture relevée jusqu'au menton. J'étais capable de contenir mon caca ; dorénavant, rien ne m'obligerait à perdre quoi que ce soit de ce que je tenais à garder.

Papa écrasa sa cigarette dans une taupinière.

– Boire beaucoup d'eau, ça aide, c'est pareil pour les veaux. Autrement, ça pourrait bien sortir un jour par l'autre côté.

Il posa la main sur ma tête, je fis de mon mieux pour marcher en restant bien droite. Il y avait donc deux choses dont je devais tenir compte : les vomissements et la diarrhée.

On se dirigea vers le tracteur. Le nouveau polder était plus vieux que moi. Pourtant, on s'entêtait à le dire « nouveau ». Chose du même ordre à propos du terrain au pied de la digue où était établi le médecin jusqu'à ce qu'on y aménage une aire de jeux, dont un toboggan qui glissait mal : malgré ce changement, on continuait à se donner rendez-vous au « Vieux Toubib ».

– Tu crois que les vers et les asticots vont bouffer Matthies ? demandai-je à papa sans oser le regarder.

Un jour, à table, il avait lu ce passage d'Ésaïe : « Ta magnificence est descendue au Sépulcre, avec le son de tes lyres. Tu es couché sur une couche de vers, et la corruption est ta couverture ! » Aujourd'hui, je redoutais que cela n'arrive à mon frère. Sans répondre, papa ouvrit sans ménagement la portière. Fébrile, je voyais devant moi le corps de mon frère percé peu à peu de trous, pareil à l'emballage transparent d'une barquette de fraises.

Parmi les betteraves fourragères, certaines étaient pourries en leur cœur. Comme je les ramassais, une matière pâteuse blanche, qui rappelait le pus, collait à mes doigts. Papa en balançait nonchalamment par-dessus son épaule, dans la remorque. En chutant, elles émettaient un bruit mat. À chaque fois qu'il me regardait, mes joues me brûlaient. Il faut qu'on réserve des moments, songeai-je, auxquels papa et maman n'auront pas le droit de me regarder – de même qu'il y a des horaires auxquels on a le droit de regarder la télévision et d'autres où cela est interdit. Qui sait si Matthies n'avait pas renoncé à rentrer à la maison parce que les portes du meuble télé étaient fermées et que personne ne nous tenait à l'œil ?

Je n'osai plus poser la moindre question à son propos. Je jetai les dernières betteraves dans la remorque, repris place à côté de papa dans la cabine. Au-dessus du rétroviseur, sur le métal rouillé, un autocollant portait la mention : TRAYEZ LES VACHES, PAS LES PAYSANS !

Une fois rentré, papa, aidé d'Obbe, traîna dehors le lit à eau bleu foncé. Il en retira la valve et le bouchon de sécurité et le vida dans la cour. Peu après, une mince couche de glace se forma. Je n'osai pas me risquer dessus, de peur que toutes les nuits de papa et de maman se mettent à craquer, de peur de passer à travers. Petit à petit, le matelas noir s'est recroquevillé comme un paquet de café sous vide. Puis papa l'a roulé et déposé au bord de la



## QUI SÈME LE VENT

route près du sapin de Noël que l'entreprise de recyclage Rendac ramasserait lundi. Obbe me fila un coup de coude :

– Le voilà.

Je regardai dans la direction de son doigt tendu et vis sur la digue le corbillard noir s'approcher progressivement, tel un grand corbeau, tourner à gauche puis entrer dans la cour, passant sur la couche de glace laissée par le lit à eau : ça craqua effectivement. Le pasteur Renkema et deux de mes oncles en descendirent. Papa les avait choisis, eux ainsi que deux paysans, Janssen et Evertsen, pour porter le cercueil de chêne dans le corbillard puis à l'intérieur du temple pendant que retentirait le cantique 416, l'accompagnement étant assuré par le petit ensemble au sein duquel Matthies avait joué des années durant du trombone à coulisse. La seule chose qui a eu du sens cet après-midi-là, c'est que des hommes ont porté deux héros sur leurs épaules.



## PARTIE II



De près, les verrues des crapauds ressemblent à des câpres. Boutons de fleurs verdâtres que je trouve dégueulasses. Quand on en fait péter une en la pinçant entre le pouce et l'index, une substance aigre en sort pareille à celle des glandes à venin de ces batraciens. Du bout d'un bâton, je tâte le derrière mou de l'un d'eux. Une bande noire court sur son dos. Il ne bronche pas. J'appuie un peu plus fort, la peau rugueuse se plisse autour de l'extrémité du bâton, le ventre lisse se colle à l'asphalte réchauffé par les premiers rayons du soleil printanier : époque à laquelle ces bêtes gluantes aiment traîner sur cette surface.

– Moi, je cherche juste à t'aider, je murmure.

Sur la route qui traverse le polder, je place le lampion à côté de moi. De couleur blanche, il présente, en son milieu, des froncements. « La parole de Dieu est une lampe pour nos pieds et une lumière sur le chemin de la vie », a dit le pasteur Renkema en distribuant, au temple, ces cylindres à tous les enfants. Il n'est pas encore vingt heures, mon mince cierge a déjà fondu de moitié. J'espère que le rayonnement de la parole de Dieu ne va pas décliner aussi vite.

À la lumière de mon lampion, je relève que le crapaud n'a pas les pattes antérieures palmées. Peut-être est-il né ainsi, peut-être

un héron a-t-il fait un festin des membranes en question. Ça n'est pas sans rappeler la drôle de jambe de papa qu'il traîne dans la cour derrière lui comme l'un des boudins de sable trop lourds posés sur l'ensilage.

– Il y a de l'orangeade et un Milky Way pour tout le monde, lance derrière moi une bénévole de la communauté réformée.

L'idée de devoir manger un Milky Way dans un endroit où il n'y a pas de toilettes à proximité suffit à contracter mon estomac. Quant à l'orangeade, rien ne nous dit que personne n'a éternué dessus ou craché dedans. Quelqu'un a vérifié la date de péremption des Milky Way ? Qui sait si la barre de chocolat remplie de nougat n'a pas pris une teinte blanchâtre, la même que celle que revêt la figure de celui qui en mange et tombe malade ? La mort ne saurait guère tarder, j'en suis persuadée. Je m'efforce d'oublier les Milky Way.

– Si vous ne vous grouillez pas, je glisse aux crapauds, vous aurez, en plus de votre bande sur le dos, une ou deux belles zébrures de pneus.

À force de rester accroupie, j'ai mal aux genoux. Le batracien dont je m'occupe plus particulièrement ne bronche toujours pas. L'un de ses congénères tente de faire du stop en grim pant sur son dos, il s'agrippe à ses aisselles, mais glisse et retombe à chaque fois à côté. Je suis sûre qu'ils ont, comme moi, peur de l'eau. Je me redresse, reprends mon lampion et, sans que personne ne me voie, dissimule les deux crapauds dans la poche de ma parka. Puis j'observe le groupe, à la recherche des deux gilets jaunes fluorescents. Maman a insisté pour que nous en mettions un :

– Autrement, vous allez vous retrouver aplatis comme une crêpe, comme des crapauds écrasés par les voitures. Personne n'est pressé de voir ça. En mettant le gilet, vous êtes des sortes de lampions.

Obbe en avait reniflé la matière.

– Je vais pas enfiler, ça, moi. On va passer pour des clowns avec ces trucs cracra qui puent la sueur. Crois-moi, personne n'en porte.

– J'ai toujours tort, hein, avait soupiré maman, les commissures tombantes.

Ces derniers temps, les commissures de ses lèvres tombent sans discontinuer, à croire qu'une tare est accrochée à chacune d'entre elles un peu comme aux coins de la nappe de la table du jardin.

– T'as pas tort, maman. Bien sûr qu'on va les mettre, je l'ai rassurée en faisant signe à Obbe.

Les gilets jaunes, on ne les utilise que lorsque les élèves de dernière année de primaire passent leur permis vélo. Chaque année, maman joue alors un rôle important. Elle prend place sur un petit siège de pêcheur au milieu du seul carrefour de la bourgade, arbore son regard soucieux, lèvres pointées en avant – un coquelicot qui refuse d'éclorre. Sa tâche consiste à s'assurer que tous les enfants tendent bien le bras et sortent vivants de ce croisement. À ce carrefour, pour la première fois de ma vie, j'ai eu honte de ma mère.

Un gilet fluorescent à moitié ouvert s'approche de moi. De la main droite, Hanna porte un seau noir qui contient des crapauds. Le vent agite les pans de son gilet. Ça me donne des sueurs.

– Ferme bien ton gilet !

Hanna hausse les sourcils, des agrafes à tous les plis de son visage. Sa contrariété perdure le temps d'un long regard. En cette période où le soleil se fait plus chaud, les taches de rousseur se multiplient autour de son nez. Une image me traverse l'esprit : une Hanna aplatie aux taches de rousseur éparpillées sur les pavés, pareille à des crapauds réduits en charpie. Et nous de la ramasser, la racler à l'aide d'une pelle.

– Mais j'ai trop chaud, rétorque-t-elle.

À ce moment-là, Obbe se plante entre nous. Ses longs cheveux blonds pendouillent en mèches grasses sur sa figure. Il ne cesse

de les ramener derrière ses oreilles, mais ceux-ci reprennent peu à peu leur place.

– Regardez, celui-là ressemble au pasteur Renkema, visez un peu cette grosse tête, ces yeux globuleux. Et il n'a pas plus de cou que Renkema !

Sur sa paume, il tient un crapaud brun. On rigole, mais pas trop fort : on ne se moque jamais du pasteur, pas plus qu'on ne se moque de Dieu. Ce sont des amis intimes, mieux vaut être prudent. Moi, je n'ai pas encore d'amies intimes, mais en secondaire, il y a beaucoup de filles qui pourraient le devenir. Élève brillant, Obbe est cinq classes au-dessus de moi, Hanna est encore en primaire. Elle a autant d'amis que Jésus avait de disciples.

Soudain, Obbe dresse son lampion au-dessus de la tête du crapaud. La peau du batracien revêt un éclat jaune pâle. Il contracte les paupières. Obbe se met à ricaner.

– Ils adorent la chaleur, dit mon frère, c'est pour ça qu'en hiver, ils se réfugient, leur sale gueule la première, dans la boue.

Il rapproche toujours plus le lampion de la petite tête hideuse. Quand on fait cuire des câpres, elles deviennent toutes noires et croquantes. Alors que je m'apprête à chasser la main d'Obbe, la dame de l'orangeade et des Milky Way se pointe. Il s'empresse de remettre l'animal dans son seau. La femme porte un sweater sur lequel on peut lire : ATTENTION ! MIGRATION DE CRAPAUDS ! Sans doute a-t-elle repéré la frayeur sur le visage d'Hanna car elle nous demande si tout va bien, si voir tant de bêtes écrasées ne nous dégoûte pas trop. Dans un geste affectueux, je pose le bras sur l'épaule de ma petite sœur qui fait la moue. Il en faut de peu qu'elle se mette à chialer, je le sais, comme ce matin quand Obbe a écrabouillé une sauterelle d'un coup de sabot sur le mur de l'étable. C'est probablement le heurt sonore qui l'a effrayée ; cependant, elle n'en a pas démordu : il s'agissait de la vie de cette petite bête, des ailes recroquevillées devant la tête de la



sauterelle comme des mini-antennes. Elle avait vu la vie, Obbe et moi avions vu la mort.

La dame de l'orangeade sourit de guingois, sort de la poche de son manteau un Milky Way pour chacun de nous. Par politesse, j'accepte la confiserie, mais dès qu'elle regarde ailleurs, je retire l'emballage et laisse tomber la barre de chocolat dans le seau des crapauds : il est peu probable qu'ils souffrent jamais de maux de ventre.

– Les Rois mages se portent bien, je lui dis.

Depuis le jour où Matthies n'est pas rentré à la maison, je nous ai baptisés les Rois mages : un jour, nous retrouverons notre frère, même s'il nous faudra pour cela, chargés de cadeaux, faire de longs voyages.

J'agite mon lampion pour chasser un oiseau. Le cierge oscille dangereusement, une goutte de cire tombe sur ma botte. La peur fait fuir l'oiseau dans un arbre.

Où que l'on pédale dans le village et les polders, des petits cadavres secs de batraciens traînent, pareils à des napperons. Un seau plein dans une main, le lampion dans l'autre, tous les enfants et les bénévoles gagnent le talus opposé qui conduit au lac. Ce soir, l'eau paraît un parangon d'innocence. Au loin se dessinent le contour des usines, des immeubles aux dizaines de lumières, le pont qui relie le village à la ville, analogue au passage que Moïse se fraye en étendant la main sur la mer : « Le Seigneur chassa la mer toute la nuit par un fort vent d'est ; il mit la mer à sec, et les eaux se fendirent. Les fils d'Israël entrèrent au milieu de la mer à pied sec, les eaux formant une muraille à leur droite et à leur gauche. » Hanna me rejoint et fixe le lointain.

– Regarde toutes ces lumières. Peut-être qu'ils organisent là-bas un défilé de lampions tous les soirs.

– Non, c'est parce qu'ils ont peur du noir.

– C'est toi qui as peur du noir.

Je secoue la tête de droite à gauche. Mais Hanna est déjà en train de vider son seau ; des douzaines de crapauds et de grenouilles se dispersent à la surface du lac. La succession des plongeurs, de ces bruits voilés, me donne le vertige. Je constate que la doublure de ma parka colle à mes aisselles. Pour avoir moins chaud, je bouge les bras, tel un oiseau qui s'apprête à s'envoler.

– T'aimerais bien y aller, de l'autre côté, toi ? me demande Hanna.

– Y a rien à voir là-bas, ils n'ont même pas une seule vache.

Je lui bouche la vue en me plantant devant elle puis je plaque le pan gauche de son gilet sur la bande Velcro, appuie dessus pour qu'il reste bien fixé au pan droit.

Ma sœur fait un pas de côté. Aujourd'hui, elle a une queue-de-cheval. À chacun de ses mouvements, on dirait que ses cheveux l'encouragent en la poussant dans le dos. J'ai bien envie de lui enlever son élastique. De façon qu'elle n'aille pas imaginer que tout est possible, qu'elle pourrait chausser un jour ses patins et se risquer sur la glace...

– Tu veux pas savoir à quoi ça ressemble, là-bas ?

– Bien sûr que non, idiot... Tu sais bien que...

Au lieu de terminer ma phrase, je balance le seau vide dans l'herbe.

Je m'éloigne d'elle en comptant mes pas. Au quatrième, Hanna m'a rejointe. Quatre, c'est mon chiffre préféré. Les quatre estomacs de la vache, les quatre saisons, les quatre pieds de chaise. Le poids que je ressentais à l'instant dans la poitrine éclate, semblable aux bulles d'air qui se dispersent à la surface du lac.

– Sans vaches, y doivent s'ennuyer là-bas, s'empresse-t-elle de dire.

À la lueur des cierges, on ne voit pas qu'Hanna a le nez de travers. Elle louche de l'œil droit, on dirait qu'elle cherche en

## QUI SÈME LE VENT

permanence à régler son regard, à la manière de l'obturateur d'un appareil photo. J'aimerais mettre dedans une pellicule vierge pour être sûre que sa vue ne lui jouera pas des tours. Je lui tends la main, elle l'attrape. Elle a les doigts poisseux.

– Obbe parle à une fille, dit-elle.

Je jette un œil derrière moi. Le corps d'échalas de mon frère semble avoir tout à coup appris à se mouvoir ; il fait quelques grands mouvements des bras, rit à gorge déployée pour la première fois depuis belle lurette. Puis il s'accroupit sur la berge. Sans doute se met-il à raconter à la fille une belle histoire sur les crapauds, sur nos bonnes intentions, en aucun cas sur l'eau, à peine réchauffée par le soleil, où les crapauds nagent à présent et au fond de laquelle Matthies s'est retrouvé voici un an et demi. Sur la digue, lui et la fille rebrousse chemin. Au bout de quelques mètres, ils se dissolvent dans l'obscurité. On retrouve uniquement, sur l'asphalte, son lampion à moitié brûlé. À côté, le cerge vert écrasé, on dirait du caca d'oie. Je ramasse le lampion avec ma pelle. On ne peut pas le laisser traîner ici après cette soirée de bons et loyaux services. Près de la ferme, je le suspends à la branche de l'un des saules taillés en têtard. Alignés, les arbres penchent la tête du côté de ma chambre, pareils à un groupe de conseillers presbytéraux qui écoutent aux fenêtres. Alors que j'ai oublié leur présence, je sens les crapauds bouger dans ma poche. Je pose une main protectrice sur cet endroit de ma parka. Je me tourne à moitié et dis à Hanna :

– Pas un mot à papa ni à maman à propos de l'autre côté. Ça les déprimerait encore plus.

– J'dirai rien. C'était une idée stupide de ma part.

– Très stupide.

Par la fenêtre, on voit papa et maman assis sur le canapé. Vus de dos, ils ressemblent aux moignons de cerge de nos lampions. Avec un peu de salive, on les éteint.